

sans rencontrer âme qui vive. Puis, le long d'un noir corridor, il trouve à tâtons une porte; il l'ouvre au moyen d'une espèce de passe-partout; et, sous une affreuse mansarde, auprès d'un misérable grabat, il dépose enfin sa victime.

Peu de minutes s'écoulaient. Agnès, débarrassée du bâillon qui lui couvrait la bouche et les yeux, regarde avec horreur autour d'elle. Une lampe de caveau éclairait le galetas du meurtrier; et Samuel, debout devant elle, l'examinait, d'un air triomphant, avec le rire des démons.

« — Qu'en penses-tu? dit le bandit; le grenier du nécromant n'est guère plus gai, n'est-ce pas, que le cachot du condamné? puis, ici, il n'y a que la peur; là-bas, il y avait l'amour.

— Samuel! répond Agnès rassemblant ses forces et avec une apparence de calme; je ne vous ai jamais fait de mal, au contraire. Le château de Hails vous fut secourable en toute occasion: pourquoi m'avez-vous conduite ici?

— Parce que, grâce aux secrets de mon art, j'ai connu tes intentions, et que j'ai pénétré ton but. Tu viens de la prison de ton amant, et tu voulais le sauver cette nuit.

— Comment l'aurais-je pu?

— Qu'importe! l'essentiel pour moi, est que tu n'en aies plus la possibilité. Maintenant me voici tranquille.

— Et qu'aviez-vous à craindre de moi?

— Si l'on t'eût laissée fuir avec ton amant, tu serais parvenue peut-être à le réhabiliter; tu aurais dénoncé le vrai meurtrier; et c'eût été à moi à mourir.

— A vous!...

— Ne feins pas la surprise. Philippe t'a tout révélé. Sa main eût pu un jour me frapper, et sa langue aurait pu me perdre: le bourreau prépare en ce moment la hache qui lui coupera la main, et le fer qui lui raccourcira la langue.

— Oh! pitié! pitié! Samuel! s'écrie Agnès avec une exclamation d'horreur, et tombant aux pieds du brigand. Non, jamais ni sir Philippe, ni moi, nous ne vous dénoncerions à personne; jamais votre nom ne sortirait de notre bouche; je vous le jure à la face du ciel. Lui et moi nous fuirions au bout de la terre; nous vous donnerions même de l'or: Fixez la somme, vous l'aurez; mais laissez-moi sortir! Samuel. Miséricorde! au nom de Dieu!

— Tais-toi ! j'ai renié ton Dieu, réplique en ricanant le monstre. Tu ne peux faire de promesses que pour toi ; tu ne peux répondre pour autrui. Il me faut la mort de Stanfield.

— Tue-moi donc aussi, Samuel ! s'écrie la malheureuse Agnès en joignant ses mains agitées de mouvements convulsifs ; tue-moi ! car si Philippe meurt, ma vie te sera redoutable. Je te dénoncerai à la terre... j'appellerai sur toi l'anathème... mon désespoir te poursuivra...

— *Jusqu'aux enfers*, n'est-il pas vrai ? continue Samuel avec une ironie satanique ; tu fais bien de m'en prévenir : merci ! j'y pourvoirai. Adieu !

— Samuel !... un mot !... arrêtez ! reprend la captive éperdue, en saisissant le pan de l'habit du brigand, et se traînant agenouillée sur ses pas ; je ne sais quelles paroles je prononce, mais je n'ai ni rage ni haine. Mon emportement n'est que de l'angoisse. Je souffre... je pleure... je prie ; voilà tout. Samuel ! je vous tends la main : n'eûtes-vous jamais de pitié !... Mais vous avez pourtant un cœur ! On fut jeune... on aima sa mère...

— Je n'ai eu ni mère, ni femme ; et, sem-

blable au maître que je sers, *je suis celui qui n'aime pas*. Épargne-toi donc des supplications humiliantes et de dégradantes contorsions, elles ne peuvent mener à rien. Ni prières, ni menaces ne me touchent ; crime ou vertu, rien ne m'émeut. *L'implacable* ici-bas, c'est moi. Souffre, pleure ou prie : peu m'importe ! »

Samuel, à ces derniers mots, repousse violemment sa prisonnière ; elle tombe la tête contre le mur, en poussant de nouveaux ces cris :

« — Au secours ! mon Dieu ! au secours !

— Il ne viendra personne à ton aide, réplique l'infâme assassin. »

Il est sorti. Agnès se relève ; elle parcourt la chambre à grands pas. La porte est fermée à double tour ; la fenêtre, à petits barreaux, était au quatrième étage...

« — O Philippe ! Philippe ! répétait la pauvre captive, en frappant les murs de ses mains dans l'angoisse de son délire ; tu m'appelles en ce moment ! tu m'attends ! tu te crois sauvé ! et tous deux nous sommes perdus !... »

Elle pousse des cris lamentables... Nulle assistance, nul espoir. Ses forces ne pouvaient résister longtemps à cet affreux déchirement, à

cet épouvantable supplice ; elle tombe en une espèce d'anéantissement léthargique ; et de longues heures s'écoulent...

« — Allons ! dit une voix railleuse ; allons ! lève-toi, jeune fille ! voici le moment du réveil ! l'heure des *actions de grâces* ! »

Agnès jette un œil hagard sur Samuel ; elle n'a pas encore assez repris ses esprits pour comprendre toute l'horreur de sa position. Elle est immobile et muette.

« — Il est grand jour, continue-t-il ; n'entends-tu pas d'étranges bruits ? On te prépare ici un spectacle. Ma fenêtre donne sur la place des *hautes œuvres* ; elle est bien située, regarde ! »

Agnès ne comprend pas encore ; néanmoins, à demi-folle de terreur, elle s'élance à la fenêtre.... Oh ! quel cri ! quel cri déchirant !.... Sur la place, vis-à-vis d'elle, est la potence de Philippe ; le bourreau est à son poste ; les supplices vont commencer ; la hache et les fourneaux sont prêts. On amène le condamné.

Agnès, frappée comme d'un coup de massue, se retourne vers Samuel Mangor.

« — Démon ! sois maudit ! s'écrie-t-elle. »
Elle recule... chancelle... et tombe.

« — *Morte* ? murmure le bandit : non, elle n'est qu'évanouie. J'ai là un cordial utile.

C'était vers le milieu du jour : l'exécution de sir Philippe Stanfield avait eu lieu depuis longtemps. Un ancien soldat se présente à la demeure de sir John Hepburn ; il demande à parler au jeune officier, et on l'introduit sans obstacle.

Sir John, la tête appuyée sur sa main, paraissait en proie à une vive inquiétude ; il avait attendu sa sœur toute la nuit ; et, malgré ses recherches de la matinée, il ne pouvait découvrir ce qu'elle était devenue. Ses traits portaient l'empreinte de la douleur.

« — Ah ! c'est toi, Samuel Mangor ! dit l'officier fronçant le sourcil ; je te croyais chez toi à *Newmills*. »

— Hélas ! Milord ! répond l'ancien soldat d'une voix humble et douceuse, j'ai quitté le pays pour toujours, depuis les malheurs qui ont frappé la famille de mes maîtres. Lady Stanfield

est à ses derniers moments ; la contrée est dans la consternation ; et moi, désolé, sans appui.....

— Que me veux-tu ? interrompt brusquement sir John ; tu sais aussi les maux qui m'accablent. M'apportes-tu quelque nouvelle ?

— Oui, Milord ! et une bien triste ! J'étais cette nuit à gémir sur le sort du pauvre héritier des Stanfield, lorsqu'une jeune lady, couverte d'un voile noir, s'est présentée seule chez moi. Persuadée que je pouvais lire dans le secret des âmes et même pénétrer dans les mystères de l'avenir, elle venait me demander si, réellement, sir Philippe était coupable, et si une tentative d'évasion réussirait. Vous savez, Milord ! qu'on veut me faire passer pour magicien dans le Haddington-Shire : ce qui est une grave erreur. J'ai répondu à la noble dame que je n'avais aucun moyen de l'éclairer. Alors, saisie de désespoir, elle est tombée en défaillance. Je l'ai secourue de mon mieux. Son état déplorable a duré de longues heures. Pour surcroît de malheur, elle est revenue à elle juste au moment où l'on menait au gibet le condamné. Ma chambre se trouvait en face ; et, devant l'horrible spectacle, lady Agnès est tombée morte...

— *Lady Agnès !* interrompt sir John épouvanté. *Lady Agnès !* ma sœur ?...

— Elle-même. Si votre seigneurie veut me suivre, elle trouvera chez moi son corps inanimé. Milord ! j'ai dû venir vous chercher. Les obsèques dus à son rang !...

— Assez !... conduisez-moi !... partons. »

Sir John se hâte de jeter un manteau sur son uniforme militaire, et accompagne Samuel. Il ne saurait croire au récit du soldat de *New-mills*, et pourtant ce récit a de certaines vraisemblances. Sa sœur a en effet disparu. Qu'est-elle devenue toute la nuit ? aurait-elle été recourir, dans l'égarement de son désespoir, aux sciences cabalistiques ? sir John est glacé de terreur. Il monte au funeste logis.

Grand Dieu ! c'est elle ! c'est Agnès ! Elle est là étendue sans mouvement et sans vie. Ses traits ne sont point défigurés par des convulsions indiquant une mort violente. Il n'y a là nul indice de meurtre. Le noble officier se penche sur le corps de sa sœur en l'appelant des noms les plus tendres.

« — C'est ton amour qui t'a tuée ! disait-il d'une voix déchirante ; ah ! pourquoi n'es-tu

pas venue à moi cette nuit?... Philippe, je l'ai-
mais aussi! Eût-il été coupable! n'importe. Si
tu m'avais dit : *sauve-le quand même!* est-ce que
tu crois que j'aurais pu résister à tes larmes!...
et puis il se fût repenti! et puis je l'ai connu
si bon! Agnès, ma pauvre sœur! m'entends-
tu?»

Tout-à-coup sir John se relève. Sur la fa-
rouche figure de Samuel, il a cru voir passer
une ombre ironique et triomphante; quelque
chose comme un reflet des enfers. Il avait tou-
jours senti, pour le nécromant de Newmills,
une invincible aversion. Il le regarde fixement.

«— Samuel Mangor! c'est encore un meurtre.

— *Un meurtre!* répète le bandit sans la
moindre altération sur ses traits et dans sa voix;
la douleur égare la raison de votre seigneurie.
Moi! assassiner une femme!... tuer lady Agnès!
et pourquoi?

— *Pourquoi!* rien ne peut l'expliquer; mais
ici tout me fait horreur. Ici, je sens l'odeur du
crime.

— Milord! reprenez vos esprits; où voyez-
vous traces de meurtre?

— C'est vrai: ni blessures, ni coups. Toujours

et toujours des mystères! Mon Dieu! j'implore
ta puissance! mon Dieu! au front de l'homicide
encore une goutte de sang!..»

L'officier s'est interrompu; puis, d'une voix
tonnante, il poursuit:

«— Mais le poison!... tu as du poison?...

— Non, Milord.

— Tu as du poison; j'en suis sûr, je t'ai vu
pâlir.»

Sir John avait ses armes sur lui; il tire un
poignard de sa ceinture; et, le levant sur le
bandit:

«— Pas un mot, et ne bouge pas! ma sœur
a été ici en ta puissance; tu es à présent dans
la mienne. Je n'entends et ne vois que *meurtres*:
un de plus, mon fer le demande. A genoux! et
avoue ton crime!

— Frappez! dit Samuel d'un ton calme; un
soldat ne craint pas la mort. Soyez un monstre
avec les autres! mais regardez à la fenêtre!
une potence y est encore. Assassin! elle vous
attend.»

Sir John tressaille à ces paroles. Sa convic-
tion s'en trouve ébranlée... En ce moment, un
coup de vent pousse la fenêtre de la chambre.

La porte d'un placard mal fermé, s'agite, s'ébranle et s'entr'ouvre. Sir John, dans le mur près de lui, voit une fiole à moitié vide.

« — Samuel, voilà le poison ! s'écrie-t-il la main sur la fiole. Agnès n'a pas tout bu : il en reste. Oui, il en reste, et *c'est ta part.*

— Milord !... milord !...

— Tais-toi, misérable ! Le vent du ciel vient de souffler sur ton logis, sur toi, sur ton crime ! Ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure, qu'ici tu n'avais pas de *poison* ? tu n'as donc rien à craindre : *bois !*

— Au secours ! au secours ! s'écrie Samuel en se débattant sous la main de fer de sir John.

— Agnès a dû crier ainsi ! répond l'inflexible officier, levant de nouveau sa fiole et son poignard ; mais tes mesures étaient prises pour commettre le crime impunément : tu avais choisi un logis désert ; donc, ainsi que tu l'as réglé toi-même, *il ne viendra personne à ton aide.* Bois, misérable ! ou je t'égorge ! »

Et, sous l'étreinte irrésistible, et sous l'implacable poignard, Samuel a vidé la fiole.

« — Maintenant, reprend le frère d'Agnès

en lâchant sa proie consternée, et remettant paisiblement sa dague dans son étui : Innocent, tu es hors de danger ; coupable, ta tombe est ouverte. Tu es venu me chercher pour des obsèques : je vais commander les sépulcres. Adieu ! je reviendrai dans une heure. »

Il sort et referme la porte à double tour sur le bandit pétrifié. Sir John avait vengé sa sœur.

Vers le soir, on emportait deux corps inanimés de la maison où avait demeuré le nécromant de Newmills ; deux cercueils : l'un fut à l'église. On ne sait où fut porté l'autre.

Le bruit courut qu'Agnès Hepburn était morte de saisissement et de désespoir, en voyant conduire son amant au supplice. Quant au trépas de *Samuel Mangor*, on ne put jamais l'expliquer.

Sir John garda un morne silence.

Je quittai Haddington, et me dirigeai vers les pittoresques montagnes de *Garlton* ; là, sur la pointe d'un rocher, s'élève une haute colonne à la mémoire du comte de Hapetown, général

anglais, qui se distingua, dit-on, dans les dernières guerres contre la France (1). Du sommet de *Garlton-hills* (2), on voit à ses pieds le riche comté de Haddington. Au loin est le *bass-roc*, énorme pic en pain de sucre qui surgit, seul, de la mer, à deux milles de la côte (3); à l'horizon la fameuse ville de Dunbar, où sont les ruines du château de Bothwell (4), et enfin les poétiques plages de *Lammermoor*, où l'imagination cherche la tour de *Caleb*.

En ces mêmes rochers de *Garlton*, est une hauteur où sont les restes d'un *camp de Picts*.

(1) Ce monument fut bâti par les fermiers et tenanciers du général. Il a dû leur coûter fort cher.

(2) Au pied de *Garlton* sont les ruines de l'ancien castel de ce nom.

(3) Au temps des guerres civiles du dix-septième siècle, on en fit une bastille. Non loin est le *North berwick law*, autre montagne dont l'immense aiguille s'élève isolée sur la plaine.

(4) *Dunbar* est une ville de 5,000 âmes. On y voit les ruines de deux monastères : *Gray friars* et *White friars*. Toujours des églises détruites. Cromwell remporta sous ces murs une brillante victoire. La forteresse de *Dunbar* est célèbre dans l'histoire. *Black agnes*, comtesse de March, y soutint vaillamment un siège contre les Anglais, commandés par le comte de Salisbury, et força l'ennemi à se retirer. En 1567, Marie-Stuart en confia le commandement à Bothwell, et y vint déguisée en page; ce fort fut pris ensuite et détruit par *Murray*.

Les flancs de cette hauteur sont sillonnés par les retranchements de l'ancienne place guerrière qui, crénelés en rond par étages, commencent en bas et finissent en haut. Toutes ces lignes de circonvallation sont étonnamment conservées. En face est l'emplacement d'un poste romain. Ce camp des Picts est maintenant couvert de bruyères et de gazons où paissent de nombreux troupeaux. Le vieux sol des guerriers est aujourd'hui la pelouse des pâtres. Au lieu de clairons : des musettes.

Je désirais voir une ferme écossaise; mon guide, M. James Burnet, me conduisit chez M. Hall, un des plus habiles *tenants* du pays. Son habitation était aussi élégante que commode. Son salon avait des tapis, des tentures, des glaces et des marbres; tout y respirait l'aisance et le bonheur. M. Hall, fermier du comte de Wemyss, était né dans des rangs obscurs; et le début de sa vie avait eu des particularités singulières : la plus frappante est celle-ci; il me l'a racontée lui-même.

Étant extrêmement jeune, il lui prit fantaisie d'aller chez le maître de danse de son village, pour y apprendre à faire des pas. Il y rencontre

une jeune fille qu'il trouve charmante ; et son *premier pas* est vers elle ; et ce ne fut point un *faux pas*. Il la demande en mariage ; on lui répond : *elle n'a rien*. Il réplique : *j'en ai autant* ; et, cela posé, ils s'épousent.

« — Mon ami ! qu'est-ce que nous allons faire ? dit ensuite la nouvelle mariée à son jeune compagnon. Il faudrait maintenant y penser. »

Cette idée ne leur était pas venue auparavant : car ils n'avaient eu que celle de s'aimer, de se le dire et de se marier.

« — Je me ferai batelier, répond Hall avec confiance. Je puis me procurer une petite barque sur le *Tweed* à *Norham*, près du vieux château de l'endroit, à sept milles de *Berwick*. Il passe là beaucoup de monde, et nous y gagnerons de quoi vivre. »

Les deux époux partent gaiement pour *Norham* : comment conduiront-ils leur barque?...

Le premier jour où le jeune Hall, débutant dans ses nouvelles fonctions, allait transporter les voyageurs d'un bord à l'autre, il chantait, sa rame à la main. Personne ne se présentait.

« — Quoi ! pas un passant ce matin ! dit tristement la mariée.

— Il s'en présentera, garde-toi d'en douter ! répond le batelier avec emphase et sans s'imaginer le moins du monde qu'il reproduisait un vers de Voltaire. Tiens ! ma bonne amie ! je me sens inspiré ce matin. Le premier voyageur à qui nous ferons traverser le *Tweed*, nous sera une sorte de prophétie ; nous y lirons nos destinées.

— Tu crois ça, mon ami ?

— J'en suis sûr. »

La jolie mariée attend avec impatience l'avertissement en chair et en os, qui va, en étrennant leur nacelle, décider de leur avenir. Elle soupire après quelque grand seigneur, quelque noble dame, quelque ange protecteur... Rien de tout cela n'apparaît. C'est au contraire une vieille mendiante, couverte de haillons, et à figure décharnée, qui s'offre à ses yeux la première... Hall la salue d'un air courtois, reçoit d'elle son *premier sou*, et, l'ayant débarquée sur la rive, lui crie joyeusement : « *Adieu !* »

La pauvre s'est éloignée.

« — Comment comprends-tu la *prophétie* ? demande alors la batelière à son mari. Que nous a annoncé la mendiante ?

— Que nous sommes en voie de fortune, réplique Hall en donnant son premier sou à sa femme. La prophétie est claire et précise. Nous venons de passer la *misère* ; et je viens de lui dire « adieu ! »

La jeune femme, ravie, saute au cou de son mari et l'embrasse.

M. Hall est aujourd'hui l'un des riches tenants du *Haddington-shire*. Il paye par an au comte de Wemyss, pour sa belle ferme d'*Amisfield*, 4400 livres sterling, (environ 55,000 francs.) Depuis le *premier sou* de la vieille pauvre, il a constamment prospéré. La fortune n'a pas cessé un seul instant de lui sourire ; et de plus, il a dix enfans. Abondance de biens en toute chose.

M. Hall me fit servir une collation, où il y avait d'*excellent* whiskey. Par malheur, cet *excellent* breuvage, aimé par les Écossais avec passion, est *détestable*, à mon avis. « — Te souvient-il de notre *premier sou* ? demandait l'ancien batelier à sa femme... Eh bien ! ne te l'avais-je pas dit : le *cuivre* nous prédisait l'*or*. »

M. Hall avait de quatre-vingt à cent meules de grain à l'entour de sa demeure. Il me montra une ingénieuse machine qui, mue par la vapeur, faisait, dans sa ferme, l'office d'une foule d'ouvriers ; elle battait les gerbes du laboureur, séparait la paille d'avec le grain, chassait la poussière et l'ivraie, vannait avec rapidité. La main et le regard de l'homme, n'étaient même pas nécessaires à cet énorme travail ; la vapeur et le charbon, mettant en jeu l'intelligent mécanisme, se chargeaient obligeamment de ses plus minutieux détails. La vapeur et le charbon, sont aujourd'hui les premières notabilités du siècle (1).

Je venais de quitter Gosford (2) ; j'étais à l'abbaye de Melrose, et sur les bords du *Tweed*. *Melrose* ! qui n'a ouï parler de ces célèbres ruines ! Que de traditions et de légendes m'y furent

(1) Rendons ici justice à l'agriculture, en Écosse. Elle y est portée au plus haut degré de perfection ; et les grands propriétaires du royaume lui font faire de continuels progrès.

(2) Le duc de Bordeaux et sa sœur, qui venaient souvent d'*Holyrood* à Gosford, après 1830, y ont laissé d'ineffaçables souvenirs.